

(Sonnerie de téléphone très stridente qui s'arrête dès que la mère entre en scène. Vêtue d'un ensemble : jupe et chemisier blanc, celui qu'elle va décrire sur la photo. Une machine à coudre. Elle travaille tout en parlant. Le téléphone lui, n'est pas visible.)

Allô ? Allô ?

Allô, tu es là ?

Réponds-moi.

Réponds. C'est vrai, ça fait longtemps. Avant, dès que tu avais décroché tu savais que c'était moi. Je l'entends bien ce silence qui suit le dé clic, ce silence déçu, allez, on peut bien le dire, aujourd'hui on n'a plus rien à se cacher.

Oui, c'est encore moi (un peu honteuse), tu attendais un coup de fil ?...

– Non, non, Maman... non, quoi de neuf ?

– Tu fais de vrais efforts pour cacher ton irritation, légère ; c'est gentil, mais bon ! J'ai un peu honte mais pas assez pour résister au désir d'entendre ta voix, de savoir que tu es là, bien là. Je sais que ça ne se fait pas de t'appeler cinq, six fois par jour avec ton mari, ton couple comme on dit. Et toujours cette question idiote : « Alors, quoi de neuf ? » Et puis, toi, lui, vous avez toujours voulu qu'on laisse la ligne libre pour les gens importants. Ceux qui comptent, qui vous serviraient à quelque chose et risquent de se lasser si c'est toujours occupé chez vous.

Allô ?... Oui, ça fait des années, des dizaines d'années, *fija mia*, et tu retrouves mon accent... Est-ce que tu l'entends enfin, maintenant ? Avant, quand tu étais plus jeune, bien sûr, moins lucide, quand tu me trouvais parfaite, tu disais : « Ma mère, elle n'a pas d'accent. » Tu n'entendais ni mes « r » roulés, ni mes « ou » à la place des « u ». Tu te rappelles comme ça vous faisait rire, tes frères et toi, quand après pas mal d'effort votre « futur » devenait dans ma bouche, un « foutur ».

Quand tu te débattais à ce point pour affirmer que j'avais « bien maîtrisé la langue », ça faisait éclater de rire tes amis et sourire tes ennemis...

Allô, pardon, c'est encore moi... et puis vient le jour où tu es sûre que tu n'entendras plus ma voix, plus jamais, jamais, ce jour-là, tu te mets à faire mon numéro : Provence 23 16, tu laisses la sonnerie ramper le long du couloir, envahir la chambre, les chambres, grimper aux rideaux. On fait ça avec les morts, et ce jour-là, je n'ai pu te donner que le vide.

Ce vide qui ressemble à la fenêtre de ton enfance. On n'y peut rien. Tu sais qu'on n'y peut rien.

Tu as trois, quatre ans ? Je crie comme on se tait : « N'aie pas peur, *fija mia*, n'aie pas peur, les rats, les chiens, maudits soient leur ventre, ne mettront jamais la main sur toi. Je te jetterai plutôt par la fenêtre. N'aie pas peur. »

Et cette fenêtre-là, si loin de notre aujourd'hui, a dessiné le vide qui des années et des années après m'absorbe tout entière. Mais les maudits n'ont pas mis la main sur toi.

Et tu te demandes : pourquoi est-ce qu'elle m'appelle aujourd'hui, justement ? Quelle drôle d'idée, hein ? Pourquoi ? Pourquoi ? Tu veux savoir pourquoi ? Parce que c'est notre anniversaire, mon âme.

Nous avons enfin le même âge, nous voici fille et mère jumelles, avec, en plus, les mêmes travers, ceux de l'âge : « Allô ? »... « Allô ? » à longueur de temps... Le même souffle court.

Ce n'était pas la peine, tu sais, de gober sur ma bouche, juste le jour où pour la dernière fois tu as mis tes lèvres sur les miennes, cet asthme qui a rongé mes poumons et ma voix.

Au fond tout a commencé sur les routes quand je te cachais comme une bête cache un os pour qu'on ne le lui vole pas. « La peur », ont dit les médecins... Bon, mais toi, ça te sert à quoi de te mettre à respirer comme moi ? Toi, tu n'as jamais trimbalé tes petits sur les routes, travaillé à l'atelier avec ces piles de tissus aux fibres qui volent sans arrêt, invisibles, et te rentrent dans les poumons et les dévorent comme des dents de souris. Moi, tout me ronge : l'angoisse, les tissus... et ça ne m'empêche pas de rire. Mais, toi, tu aurais pu te passer de ça. J'avais tout fait pour.

Bon anniversaire, ma chérie. Je sais, je me répète, je n'ai pas toujours eu ce défaut-là, mais avec tout ce silence, tout cet espacement...

... Dis, tu te rappelles notre visite chez le médecin ? On a ri et pourtant il n'y avait pas de quoi. Il m'ausculte, me trouve maigre, pâlichonne, essoufflée, quoi... Il me demande : « Vous l'avez depuis quand ce chant d'oiseaux dans la poitrine ? » On se regarde, j'étouffe, mais j'ai un fou rire qui vient ! Toi aussi. Il appelle ça un chant d'oiseaux ! Les piailllements des fibres et de la poussière mélangés au sang qui crisse. « Vous avez quel âge ? Et votre mère est morte à quel âge ? Et votre père ?... Ah ! Si jeune ! Alors, qu'est-ce que vous voulez ? Dans ce cas... » On se regarde toi et moi, on a peur et plus du tout envie de rire et mon souffle se casse de plus en plus contre mon palais, ne sort pas, ne sort pas.

L'âge de mon père signifiait-il l'âge de ma mort ? Quand on est sorties, tu m'as dit : « Il est fou ! Tu verras, il se trompe forcément... » Forcément, tu ne pouvais pas imaginer qu'on ne rirait plus ensemble, que cesseraient mes « Allô ? » Il est mort une semaine plus tard, le médecin prophète, foudroyé par une crise cardiaque, en pleine rue. Qu'est-ce qu'on a ri ! Ouf, ça allait mieux !... Avoue que ni toi ni moi ne sommes très charitables. Et qu'est-ce qu'on en a à faire d'être charitables avec des vieux fous, hein ?

Le vieux fou avait raison.

Bon anniversaire, *fija mia*.

On est bien, non ? dans l'atelier quand je chante et que ton père chante. Si mon père n'avait pas décidé que sa fille ne serait pas une putain, j'aurais été cantatrice. Un maître de chant avait dit : « Elle en a l'étoffe ! » En guise d'étoffe... Il y a des gens qui ont le mot juste.

Enfin, à l'atelier, ton père a la voix slave et moi, le sens de la mélodie italienne. Non ? Tu pleures ? Dès qu'on se met à chanter tu pleures. Mais c'est jour de fête aujourd'hui !

Tu n'oses plus souffler tes bougies, hein ? Tu trouves qu'il y en a trop ? Tes frères et toi, vous ne m'avez pourtant pas épargnée ! Sur mon gâteau à moi, elles étaient toujours là, en rangs serrés, il n'en manquait pas une. C'était ma « surprise ». Chaque année, la même surprise. Et le « Joyeux anniversaire... Joyeux anniversaire, Maman ! »

Allez, va, moi aussi, je pleurais, les femmes de la famille ont la larme à l'œil pour un rien. Il suffit que je commence « *Mamma son' tanto felice / Perche ritorno da te...* » pour que je sanglote. Je n'arrive jamais au bout de la chanson et je me mouche dans des chutes de soie ou de coton. Une fois, ce qui me tombe sous la main, c'est un morceau de singalette. Résultat : une irritation du nez à ne pas prendre avec des pincettes.

L'italien me fait toujours pleurer et ce mot, surtout : *Mamma*.

Qu'est-ce que nous avons tous avec nos « *maman* », nos « *nonna* », nos « *mamma* », nos « *mana* », nos « *maiko* », à être là, sans cesse, comme on tête, bouche contre sein, comme on boit la vie, à répéter ce bruit gloutonnement, terrifiés de cette terreur qu'on aura bientôt pour regarder les portes, les issues, les fenêtres ouvertes par ta main, ma mère, mon âme.

Alma mia, mon berceau, ma perle d'Orient, ma vorace, mon ventre, mon souffle, mon enfant sœur... Bon anniversaire.

Je suis depuis si longtemps, si discrète, plus silencieuse que je ne l'ai jamais été... Tu n'y crois pas ? Tu ris ! Eh bien, c'est ce que je voulais, te faire rire. Mais avoue que je ne viens pas souvent derrière tes yeux la nuit. Un jour, tu en as parlé à des gens, à table. Oui, à des gens à table... Comme on peut oser, parfois ! Tu as dit : « J'essaie de la revoir – tu parlais de moi, « *la* » c'était moi – et je n'y parviens pas... » Alors, il t'a dit – ce Cubain était un peu superstitieux et ses histoires te convenaient bien –, il t'a dit : « Remplis une coupe, parfois c'est sûr, son âme a soif. Elle viendra y boire. L'eau va se troubler : ce sera le signe qu'elle s'est penchée sur elle. Et plus tu approcheras la coupe de toi, avant de t'endormir la nuit, plus elle viendra près, à t'effleurer même. »

J'ai bu de l'eau de la coupe et ce trouble, c'était moi, mon âme.

Et puis tu as dit : « La première nuit, j'ai cru qu'elle revenait, elle était tout près de moi et appuyait ses mains sur ma poitrine, elle appuyait très fort, très fort, je n'avais plus de souffle. Je me suis débattue, j'ai crié, j'ai crié : "Fous le camp..." Et je me suis réveillée. À elle, j'ai pu dire : "Fous le camp ? !" »

Alors le Cubain t'a dit : « Mais non, elle ne peut pas te faire de mal. Si elle t'approche, c'est pour toucher ta joue, comme d'une aile. C'était une ombre déguisée qui t'a fait peur. Tu ne peux pas les confondre. »



J. MOHR. Intérieur de Zohra El Fassia, diva du Maroc. Ashkelone, Israël (1979).

Le Cubain avait raison ; comment ne t'es tu pas, toi-même, dit que je ne pouvais être ce poids obscur qui te broyait ?

Respire, respire lentement, profondément. Voilà, ne t'affole pas. L'eau n'entre pas dans les poumons d'un seul coup. Respire, l'eau se trouble d'abord.

Nous sommes si seules et si séparées. Restent de nos moments de rire au bord de l'Atlantique ces photos : regarde la robe bleu outremer en popeline, la jaune à trois volants au col amidonné, la blanche en dentelle sur fond rouge, pour danser. Danse, ma fille, ma fleur, mon enfant, danse tous les pas de tes pas soulevés par mon souffle trop court. Tes robes éparpillées, au sol, comme les feuilles allergiques de la belle saison, sur le bord brûlant de l'océan. Tes robes cousues sur la machine qui s'emballe, sous ma main, la canette est vide, la remplir de jaune, de bleu outremer, de rouge et tracer la plate couture de nos chemins, et finir par du cousu main, tandis que l'océan exulte des couleurs que j'ai assemblées sur ton corps pour les plages.

Où nous sommes toutes deux. L'une près de l'autre, moi, dans cet ensemble, jupe et chemisier blancs. De coton. Où nous sommes toutes deux, depuis toujours, pour le temps de vie d'un papier glacé, jeune fille et jeune mère. C'est ça l'éternité, ne la cherche pas ailleurs. Je l'ai compris en regardant un papillon qui se fichait de tout, un jour de juillet, un jour de guerre tout blanc avec un soleil qui nous trouait comme la mort. On est là, j'y suis encore, au bord des rails et le papillon ne sait plus sur quelle herbe se poser. L'éternité, c'est une addition, la somme de ces milliards de durées diverses, d'herbes, de peurs, d'insectes, de gens, ceux qu'on tue, ceux qui chutent et se relèvent, ceux qui meurent de leur mort « naturelle ». Ça me fait rire, la mort naturelle et la « belle mort » encore plus. Des milliards de milliards infinis de petites durées, diverses, absolues.

Je crois que je deviens folle. Tu crois que je deviens folle ?
« Cette exaltation ! » comme dit ma mère.

Non ! Mais toi, tu es folle. *Loca mia*, Tu es folle, hein ? Dire à l'homme que tu as tant aimé qu'il était un peu ta mère... Tu crois que ça se fait ça ? Et comme tu te blottis la nuit contre lui, tu lui dis aussi : « Nous sommes deux jumeaux, repliés dans le ventre de la même mère » et même tu ajoutes : « Je t'aime parce que tu es ma mère phallique... » Où est-ce que tu vas trouver ça, je te demande un peu ? Cette exaltation !

Va, je ne t'en veux pas, tu peux lui dire qu'il me ressemble puisque nous sommes fille et mère jumelles, ma toute petite, mon aînée bientôt, ma mère.

Est-ce pour cela qu'il m'a rejointe ?

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Que lui as-tu dit ?

... Tu parles malgré toi. C'est que tu as enfin reconnu ma voix. Tu répètes, sans cesse dans le noir, là juste où je t'entends : « Je le vois encore. Je l'entends, on se parle, sa voix à lui est tellement présente, contre mon oreille, comme le soir quand j'étais au lit et qu'il m'appelait : « Allô ? »... Je lui disais : « Je voudrais m'endormir dans ta voix ». Et puis un jour, je lui ai dit : « Tu m'as dit, "Je t'aime"... Et j'ai ri. Que de temps pour entendre ces trois petits mots de rien du tout ! Je te le jure, tu m'as dit : "Je t'aime". »

Il fait une drôle de grimace. Allons ma fille, console-toi des départs. Te voilà toute déchirée.

« Eh bien, ma fille — il disait toujours : "eh bien ma fille" — il faut que j'aie été bien malade pour avoir prononcé ces mots-là, tu as dû croire que j'étais perdu, non ? J'ai dit ça, moi : "Je t'aime ?" »

« Oui, oui, tu l'as dit. »
Et vous riez ensemble. Et nous rions.
Qui parle et qui se souvient ?

On ne sait plus, quand le temps gomme les voix, quand les bouches éjaculent les mots défendus, ensemencent les images inconcevables de nos désirs.

Et il a un geste de la main. Il avait toujours ce geste de la main, quand tu disais : « Toi et ma mère, c'est pareil, je t'aime comme on aime un homme et comme je l'ai aimée aussi, je t'aime comme un enfant né de moi... » Et vous vous endormez ensemble. Je crois que parfois ça me faisait mal. J'étais, oui, c'est bien ça, un peu jalouse de ce qu'il savait te donner, ces attentions qu'il avait pour ta faim, ta soif, tes tremblements, tes rires, ton corps.

Et surtout, c'est près de lui que tu dors le mieux, paisible, rassurée. De quel lait de tendresse t'a-t-il nourrie pour que tu redeviennes ainsi, innocente, alors que nous sommes si chargées de temps ?

Et moi, je suis là à vous regarder, à te revoir, enfant nouveau-né, si petite que tu n'as que des yeux au milieu d'un visage rond comme une pêche ; moi seule, je peux savoir que l'impossible a lieu : le retour de tes lèvres à mon sein.

Une fois — et tu délirais à cause d'une mauvaise fièvre —, tu lui tenais la main. Tu lui as dit : « Ne me lâche pas. Reste là. Si tu es là, ils n'oseront pas me prendre. » Il te demande : « Qui ? » Tu lui dis, avec mes mots : « Les chiens, les rats, maudits soient leur ventre. »

Il te tient très fort à ce moment-là au point d'oublier que je suis déjà si loin. Tu lui dis : « Ne dis rien à ma mère de ce qui m'arrive. Elle serait folle d'inquiétude, elle se ferait un de ces mauvais sangs ! »

Il promet, il te dit « Chut ». Avec un petit sourire, parce que ces mots « folle d'inquiétude » et « mauvais sangs », il trouve que c'est bien de tes exagérations « langagières »... ça, c'est un mot à lui.

Et tu dis, au passé : « Ma mère disait : “Je me fais un de ces mauvais sangs !” »

N'aie pas peur, avec lui, ce sera pareil. En tout. Un jour même, il te reviendra comme moi, par la voix, ou par la fenêtre, ou par une de ces issues qui restent toujours entrouvertes. Nous sommes tous trois alignés, je regarde la fenêtre, je te dis : « N'aie pas peur », tu es là juste en face de moi et en face de lui, juste au milieu et la fenêtre

ouverte sur ta chute à venir, tu ne la vois pas, parce qu'il est placé juste devant, entre elle et toi. Tout juste.

Un jour, il te reviendra, comme je le fais. À une occasion ou à une autre.

Allô... Tu m'entends ? Il me semble, moins bien. C'est un grand jour aujourd'hui. Tu pourrais mettre la robe en popeline jaune, celle à trois volants, en dentelle, la rouge pour danser... On oublie, tu vois comme on oublie. Il reviendra pour ne pas mourir sans cesse. Vous aviez, lui et toi, comme nous l'avions toutes deux, un paysage au bord de l'océan, rien de pareil pourtant. Il reviendra, qui sait ? Pour ne pas mourir.

Je t'entends moins bien. Toi aussi ? Pourquoi mourons-nous alors que nous nous aimons tant ?

Écoute, ne raccroche pas. Bon anniversaire.

Je voulais juste te dire, mon âme, ma sœur, mon enfant jumelle : Bon anniversaire, ma toute chérie. *Fija mia, mi fija...* Bon...

(*Déclat de la fin de communication. Le fil de la machine se casse brusquement.*)

CLARISSE NICOÏDSKI, romancière et poète, est née à Lyon en 1938 dans une famille juive d'origine yougoslave et décédée à Paris en 1996. Elle publie son premier roman *Le désespoir tout blanc* en 1968. Auteure de récits autobiographiques, comme *Couvre-feux*, elle a également écrit des œuvres sur les peintres juifs Soutine et Modigliani et *Une histoire des femmes peintres*.